

Cahier de  
recherche

Chaire IESO

n°1

Année 2012

Une comparaison Moyen Age-période  
contemporaine  
sur le rapport à l'information dans  
l'action collective organisée

François-Xavier DE VAUJANY



CHAIRE INTELLIGENCE ECONOMIQUE  
ET STRATÉGIE DES ORGANISATIONS

Fondation Paris-Dauphine

# **Une comparaison Moyen Age-période contemporaine sur le rapport à l'information dans l'action collective organisée<sup>1</sup>**

**François-Xavier DE VAUJANY**  
Equipe Management & Organisation  
DRM (UMR CNRS 7088)  
Université Paris-Dauphine  
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny  
75016 Paris  
FRANCE

[devaujany@dauphine.fr](mailto:devaujany@dauphine.fr)

**Résumé :** D'où vient la notion d'information ? Comment a évolué sur le long terme le rapport à l'information des individus impliqués dans une action collective ? En s'appuyant sur une perspective généalogique, cet essai est l'occasion de revenir sur la genèse de l'information et de constater un certain nombre de continuités ou de ruptures historiques. L'analyse s'appuie sur des éléments d'étymologie et d'histoire des sociétés occidentales (en particulier la France). Il s'agit de comparer le Bas Moyen Age, avec la période contemporaine empreinte de cette « modernité liquide » décrite par Bauman (2000). Le rapprochement montre que l'évolution historique de l'information et de sa place dans l'action collective organisée sont difficilement dissociables d'une généalogie du signe et de l'image. Il suggère également que les continuités entre Moyen Age et période contemporaine sont plus importantes qu'on ne pouvait le supposer.

**Mots-clés :** information ; images ; généalogie de l'information action collective organisée ; Moyen Age ; modernité liquide.

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été réalisée avec le soutien de la chaire Intelligence Economique et Stratégie des Organisations (IESO) de la Fondation Paris-Dauphine. Nous remercions chaleureusement Stéphanie Dameron, directrice de la chaire, pour son soutien.

## **Introduction : revenir sur la longue durée pour dire quelque chose de neuf sur l'information dans l'action collective organisée ?**

Avec « Twitter », « Facebook », « Google », le « Web 2.0 » et avant eux, l'émergence de l'Internet, l'information est devenue un océan en situation de tempête permanente. De multiples acteurs produisent et consomment une masse immense d'informations plus ou moins structurées et plus ou moins validées (Castells, 1998, 2002). L'ensemble s'inscrit dans une dynamique d'expansion très forte, l'information amenant une autre information pour la repérer, l'indexer, la contrôler. Cela induit une inflation qualifiée de « croissance informationnelle » (« information growth ») par Kallinikos (2006). Cette transformation qui a pris place en l'espace de quelques décennies mérite d'être mise en perspective sur un temps long. Que c'est-il passé ? A-t-on changé notre rapport à l'information, en particulier dans un cadre organisationnel ? Quelles sont les grandes ruptures généalogiques qu'a connu l'information ?

Afin de répondre à cette question, nous allons partir de travaux d'historiens<sup>i</sup>, en particulier de médiévistes. Du Moyen Age, où apparaît la notion d'information, à la période contemporaine, on peut dans le prolongement de Bauman (2000) contraster et mettre en perspective deux périodes : la « pré-modernité solide » du Moyen Age et la « modernité liquide »<sup>ii</sup> du monde contemporain.

Si la première (« pré-solide ») « invente » déjà l'information dans son acception moderne, elle la réifie dans une iconographie, la définit rétrospectivement dans un cadre qui présente une

inéluclabilité et une matérialité certaines. Comme nous allons le voir, on oscille entre le « signe » (notion finalement très médiévale) et la « péripétie ». L'information (même religieuse) est souvent incarnée au moyen d' « objets-images », d'une véritable iconographie (Baschet, 2008). L'idée d'une information qui donne sa valeur à des pratiques ou des objets, et dont l'appropriation plus rapide peut être différenciante (en particulier pour les marchands et les banquiers) est déjà étonnamment présente dans beaucoup d'esprits (surtout sur le Bas Moyen Age, cf. Verdon, 2009).

La seconde période (« liquide ») va correspondre à plusieurs ruptures fondamentales. On entre dans une société plus fluide où les collectifs ont de grandes difficultés à conserver une forme. L'information, de plus en plus liquéfiée et désacralisée, devient plus insaisissable. Les individus traitent des « images-écran » (Baschet, 2009). On avance vers un futur qui n'a rien d'inéluclable, même si de nouveaux acteurs commerciaux valorisent des révolutions (en particulier technologiques) incontournables. Si l'information est « une différence qui crée une différence » (Bateson, 1979), elle est une différence prospective. Il faut anticiper. La notion même de signe change profondément de sens. Du signe prophétique qu'évoque Duby (1974) au « signal faible » des gestionnaires (Ansoff, 1975), le rapport à l'information connaît une mutation profonde. Le cadre de son traitement également. De la conversation autour du lavoir ou sur la foire du Moyen Age (cf. notamment Bourquelot, 1865 et Combes, 1958) à la réunion de cadres d'un comité exécutif, le renversement est profond, tout particulièrement pour l'action collective organisée.

Pourquoi proposer ce recours à la longue durée (période pré-solide versus période liquide) ? Nous pensons que tout travail de recherche, en particulier celui qui consiste à théoriser, est toujours une entreprise de caricature, faite de contrastes, d'oppositions et d'abduction. Cela

suppose des matériaux et un horizon temporel qui s'y prêtent. Comment comprendre aujourd'hui notre rapport à l'information dans toute sa complexité ? Comment enfin « prendre du recul » et échapper au phénomène lui-même (l'information et son abondance) ? Nous proposons de le faire à partir d'un voyage inhabituel dans le temps.

Cette petite excursion est susceptible de nous aider à mieux comprendre la particularité de l'information à l'époque contemporaine, en particulier dans le cadre de l'action collective organisée. Il est également vraisemblable qu'elle nous permette de montrer tant des ruptures que des continuités (peut-être moins intuitives) afin d'éventuellement évoquer une réflexion plus émancipatoire sur notre rapport à l'information dans les organisations et l'action collective organisée.

Nous commencerons par revenir sur une l'étymologie de la notion d'information et de certaines notions annexes (en particulier celles de « signes » et d' « image»). Nous comparerons ensuite deux grandes périodes historiques et leur rapport à l'information : le Moyen Age (qualifié de « pré-solide ») et la période contemporaine (qualifié de « liquide »). En nous appuyant sur les éléments étymologiques et lexicographiques de la période précédente, nous analyseront la place de l'information et le lien entre information et action collective organisée dans ces deux cadres socio-historiques.

## 1. Retour sur l'étymologie de la notion d'information et celle de notions connexes

Afin de mieux comprendre la genèse de la notion d'information et l'histoire des pratiques informationnelles, nous allons réaliser une étude généalogique de la notion. Elle s'appuie sur l'étymologie du terme « information ». Les trois principales sources d'information mobilisées pour construire cette section sont :

- Le *Trésor de la langue française* (<http://www.cnrtl.fr/etymologie/p%C3%A9rip%C3%A9tie>) ;
- Le *Dictionnaire Etymologique et historique du français* publié par Larousse (2003) ;
- Le *On line Etymology Dictionary* (<http://www.etymonline.com>) ;
- L'ouvrage de Verdon (2009), *Information et désinformation au Moyen Age*.

A partir de ces sources, nous nous sommes efforcés d'élaborer une analyse historique de l'information, au moyen d'une généalogie du terme. D'après Foucault (1977: 162), « The purpose of history, guided by genealogy, is not to discover the roots of our identity but to commit itself to its dissipation. It does not seek to define our unique threshold of emergence, the homeland to which metaphysicians promise a return; it seeks to make visible all those discontinuities that cross us ». Plusieurs sens historiques et discontinuités sémantiques ont ainsi été identifiés. Notre travail lexicographique nous a également amené à approfondir trois notions difficilement dissociables : celles de « signe », d' « image » et de « communication ».

## 1.1 Une brève histoire étymologique de l'information

Dérivé du latin *informatio* « dessin, esquisse; idée, conception », le mot apparaît sous sa forme actuelle au Moyen Age, plus précisément au 13<sup>ème</sup> siècle. Il désigne une « enquête faite en matière criminelle par les officiers de police » (1274, dans le *Recueil de Documents concernant la commune et la ville de Poitiers*, éd. E. Audoin, I, p. 131). Au 14<sup>ème</sup> siècle, on trouve trace de l'expression « faire des enformacions », autrement dit « procéder à des enquêtes judiciaires » (A.N. JJ 61, fol. 176 v<sup>o</sup> ds GDF. *Compl.*). Sur la même période, le terme évoque aussi les « renseignements que l'on obtient sur quelqu'un » avant de désigner un siècle plus tard l'« ensemble de connaissances réunies sur un sujet donné » ou encore l'« action de donner une forme ». Dans le champ anglophone, les racines semblent également proches. Le mot dérive d'information qui a donné *informationem*, lui-même dérivé du verbe *informare* (dans le sens de “mettre en forme”, “discipliner”, “instruire”).

Ce qui frappe dans cette mise en forme signifiante qu'est l'information, c'est sa connotation initialement judiciaire ou policière. L'information est un élément de l'ordre social du Moyen Age. On informe quelqu'un, un puissant, ou le peuple. Pour ce dernier, l'information (surtout délivrée oralement) fait force de loi (Verdon, 2009). Nous sommes loin du monde contemporain et du fameux « nul n'est censé ignorer la loi ».

Pour la langue française comme pour l'anglais, c'est sur le Bas du Moyen Age que se forge le vocable d' « information ».

Dans le prolongement de ces données étymologiques, Verdon (2009 : 8) souligne que l'information signifie au Moyen Age d'abord un « renseignement sur quelqu'un ou quelque chose ». D'un point de vue plus juridique, il évoque également la dimension plus judiciaire de

l'information (cf. sens apparu au 13<sup>ème</sup> siècle mentionné dans le paragraphe précédent). L'information est alors « l'ensemble des actes ayant pour but de motiver la preuve d'une infraction et d'en trouver les auteurs. Au Moyen Age, lorsque le roi de France se dit « pleinement informé », il entend par là qu'il possède les données lui permettant de prendre une décision en toute connaissance de cause » (Ibid : 8 ; voir également Offenstadt et al, 2005).

Au 19<sup>ème</sup>, le sens va encore s'enrichir avec une information « renseignement ou information que l'on porte à la connaissance d'un public » (ZOLA, *Œuvre*, p. 199). Plus récemment (20<sup>ème</sup>), le terme va prendre un sens très familier pour les chercheurs en Systèmes d'Information. L'information désigne l'« Ensemble des activités qui ont pour objet la collecte, le traitement et la diffusion des nouvelles auprès du public. »

Mais quel est l'objet de l'information ? Quelle est la matière de l' « enquête judiciaire » ? Que met-elle en forme ? Où se trouve au quotidien l'information ? Selon quelle logique est-elle traitée ? Afin de répondre à ces questions, dans une perspective étymologique et lexicographique, nous proposons d'évoquer deux notions connexes : celles de « signe(s) » et d' « image ».

## **1.2 Deux notions connexes : « signe » et « image »**

Sur quoi s'appuie fondamentalement l' « information » ? Que met-elle en forme ?

Dans un premier temps, on pourrait évoquer la notion de « signe ». En effet, l'Homme du Moyen Age, plongé dans un environnement très eschatologique, est en quête de « signes ».



Emergent à partir de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, le signe désigne d'abord un « miracle », et à la fin du 10<sup>ème</sup> une « chose remarquable, significative ».

L'empreinte religieuse de la notion de signe mérite qu'on s'y attarde un moment. Aujourd'hui encore, dans la religion chrétienne<sup>iii</sup>, le signe désigne « un phénomène perçu comme relevant d'une action divine ». Il est le révélateur d'un projet sous-jacent qui transcende chaque individu. A l'époque où se forment la notion d'information et le rapport aux « signes » qui la véhicule, le futur collectif est ainsi relativement tracé à long terme. La fin des temps au sens biblique est une certitude. Curieusement, on peut se demander si le passé n'est pas davantage en mouvement que le futur. C'est ce que peut porter à croire l'idée de « péripétie », empruntée au grec περιπέτεια « phase du drame imprévue » (ARISTOTE, *Poétique*, 11, 1, éd. J. Hardy, p. 44), ou « passage subit d'un état à un état contraire ». Les signes du quotidien permettent surtout de réinterpréter la trajectoire de chacun et le « bien » ou le « mal » accomplis.

De toute évidence, la recherche de l'anticipation n'est pas nouvelle, de même que celle d'un futur qui n'est pas joué. Cependant, le futur se cherche strictement dans le présent. Au Moyen Age (12<sup>ème</sup>) la « veille » désigne ainsi le « fait de ne pas dormir la nuit, de rester éveillé volontairement ou non aux heures normales du sommeil », ou le « fait de passer la nuit en prières ». Le terme même vient du latin classique *vigilia*, « insomnie ; garde de nuit ; faction de nuit », dérivé de *vigil* « éveillé, vigilant, attentif » comme substantif « garde de nuit, veilleur ».

Au 14<sup>ème</sup> on peut également trouver un emploi de la veille comme « action de guetter, de surveiller ». La veille n'est donc pas une extrapolation ou une scénarisation menée à partir d'une information.

C'est avec le 13<sup>ème</sup> siècle que le signe va devenir une « marque distinctive » avant d'être deux siècles plus tard « ce qui sert à représenter une chose (par exemple un mot pour une idée, etc.) ».

Dans un sens très moderne (19<sup>ème</sup>), le signe est aussi un « objet, une représentation matérielle d'un objet (figure, dessin, son, geste, couleur) ayant, par rapport au naturel ou par convention, une certaine valeur, une certaine signification dans un groupe humain donné ».

Le signe-objet nécessite un détour par l' « image » et l'iconographie. Là encore, le Moyen Age apparaît comme une période relativement clé. L'image est « l'apparence visible d'un objet, imitée par le dessin, la peinture, la sculpture » (sens émergent au 10<sup>ème</sup> siècle). Au 12<sup>ème</sup>, elle désigne « l'apparence visible d'un objet conçu par l'esprit », « représentation mentale produite par la mémoire, vision intérieure ». Le mot est emprunté au Latin *Imaginem*, dérivé de *imago*, « représentation, imitation, portrait (sous forme de statue, de peinture...) représentation par la pensée, évocation, vision, songe. ». L'image du Moyen Age est la matérialisation d'une représentation mentale, la projection d'une intériorité. Comme nous allons le voir, l'évocation de cette notion connexe étymologiquement (elle permet d'évoquer la matérialisation de l'information ou le contenu de la « mise en forme ») est fondamentale. Le Moyen Age est effet une formidable machine iconographique.

## **2. Une comparaison historique : le Moyen Age et les années 2000... une empreinte historique de long terme sur la conceptualisation de l'information ?**

Au terme du bref travail étymologique que nous venons de réaliser, nous aimerions comparer de façon plus systématique l'information du Moyen Age à celle du monde contemporain. En nous appuyant tout particulièrement sur les travaux de Bauman (2000, 2003) et Baschet (2009), nous allons opposer une société « pré-solide », où domine une « image-objet » et une information qui solidifie l'action collective organisée, à une société « liquide », celle des images-écrans en croissance exponentielle, où l'information place l'action collective organisée dans une perspective plus incertaine.

Dans un de ses ouvrages les plus célèbres, Bauman (2000) a opposé une société « solide », propre à l'occident jusqu'au 19<sup>ème</sup>, à une société « liquide ».

La société de la « modernité solide » est finalement celle qui s'ancre dans le modèle rationnel-légal décrit par Weber (1978). Il s'agit de concevoir des organisations, systèmes de règles, incontestables car conçus de façon rationnelle. Le Moyen Age<sup>iv</sup> est au cœur de cette fabrique. Via les organisations monastiques qui sont des formes proto-bureaucratiques (Kieser, 1989 ; de Vaujany, 2010), il la précède et en définit largement les conditions (dans le cadre de ce que nous proposons de nommer pour cette démonstration la période « pré-solide »).

Au fil du Moyen Age, la vie collective (en particulier économique) est de plus en plus « réglée ». La règle est sacralisée par le divin ou la raison (voire les deux). A l'image du gigantesque monastère de Cluny (cf. Pacaut, 1986), des imposantes cathédrales du Moyen Age ou des châteaux forts qui marquent les paysages français, les structures du social

semblent éternelles. La modernité solide à venir est en gestation. D'après Bauman (Ibid : 47), «Heavy modernity was, after all, the era of shaping reality after the manner of architecture or gardening; reality compliant with the verdicts of reason was to be built under strict quality control and according to strict procedural rules, and first of all designed before the construction works begin. This was an era of drawing-boards and blueprints -not so much for mapping the social territory as for lifting that territory to the level of lucidity and logic that only maps can boast or claim.» Le Moyen Age est au cœur de cette modernité “territorialisée” et “solidifiée”.

La « modernité liquide » du 21<sup>ème</sup> siècle incarne un renversement profond. Le propre d'un liquide est son incapacité à garder sa forme (« (...) liquids, unlike solids, cannot easily hold their shape », Bauman 2000 : 2). La société (en particulier occidentale) serait passée d'un monde fait de règles, d'organisation, de repères relativement stables contre et avec lesquels se construire à un environnement en perpétuel mouvement. L'individu ne peut plus se définir *a priori* par rapport à quelque chose (une « guilde », une « corporation », une « classe de la société », une « entreprise »...).<sup>v</sup> Il est entouré par des formes évanescentes et souvent, contradictoires : « These patterns and configurations are no longer given, let alone 'self-evident'; there are just too many of them, clashing with one another and contradicting one another's commandments, so that each one has been striped of a good deal of compelling, coercively constraining powers.» (Ibid: 7).

Dans le nouveau monde liquide, le pouvoir appartient à celui qui est capable de devenir aussi liquide que les nouvelles formes d'action collective l'exigent. La désinscription d'un territoire pour un individu ou un collectif permet une mobilité plus élevée et une désimplification dans la prise en charge des coûts du territoire («the prime technique of power is now escape, slippage,

elision and avoidance, the effective rejection of any territorial confinement with its cumbersome corollaries of order-building, order-maintenance and the responsibility for the consequences of it all as well as of the necessity to beat their costs.»). L'espace perd finalement de sa valeur stratégique (p 117), et la notion même de progrès devient très fragile (p 134).

Par ailleurs, le lien entre capital et travail s'atténue. Si dans le cadre de la modernité solide, l'un et l'autre correspondent à un espace temps précis et limité, l'avènement de la modernité liquide va tout chambouler. Les marchés financiers globaux, l'émergence de formations standardisées (MBA notamment), le développement de chaînes d'offres mondiales et modulaires, l'implantation transnationale de nombreuses firmes, changent totalement la donne. Dans ce capitalisme fluidifié, à nouveau, la vitesse donne un avantage décisif : « When velocity means domination, the 'appropriation, utilization and population of territory' becomes a handicap » (Ibid : 188). Reste à s'assurer tout de même du degré de connectivité (« connectedness ») des nouveaux ensembles très fluides incluant des ressources humaines (de plus en plus mobiles par projet ou par nécessité), techniques (immatérielles et mobiles pour beaucoup d'entre elles) et financières (liquides, mobiles et volatiles) à combiner et recombinaison en permanence.

A comparer de l'individu du Moyen Age<sup>vi</sup>, l'individu de la modernité liquide affiche et même assène sa vie privée dans un espace public devenu total (Bauman, 2000, 2003). Twitter, Facebook ou encore You Tube, ne sont finalement que le prolongement sociotechnique de cette tendance. L'individu tente de communiquer aujourd'hui dans le sens du Moyen Age (activation, construction d'une relation sociale), mais avec des effets qui doivent faire l'objet d'une (re)consolidation permanente.

Mais quelle est la place et le rapport à l'information dans l'environnement solide du Moyen Age ? Dans celui plus liquide de la période contemporaine ? Peut-on styliser chaque période au moyen d'ideaux-type clairs ? C'est à ces questions que nous allons nous efforcer de répondre maintenant.

## **2.1 L'information au Moyen Age : une société « solide » de la parole ?**

Nous l'avons vu dans notre partie étymologique, la notion d'information (dans son acception « moderne ») a des racines très médiévales. Mais quel rapport entretiennent les hommes et les femmes du Moyen Age avec l'information ?

Vraisemblablement le même que celui des hommes et des femmes d'aujourd'hui (Verdon, 2009)... A ceci prêt que « les paysans s'intéressent d'abord aux nouvelles purement locales et prêtent attention au monde extérieur seulement en cas de troubles (guerre, peste), les pèlerinages pouvant élargir ce cercle. Les marchands cherchent des renseignements sur l'échange des denrées, les grandes foires, le contexte politique qui détermine les bonnes ou mauvaises affaires. Les rois, les papes, se doivent d'avoir une vision encore plus large. » (Verdon, 2000 : 8-9).

Pour la plupart des individus, l'information est celle qui peut-être saisie immédiatement, par la parole (bien sûr peu de gens savent lire au Moyen Age et les supports écrits sont rarissimes). Cela induit de toute évidence une information (notamment judiciaire) plus lente et bornée dans ses modes de circulation. Cela implique, par ailleurs, une domination de l'oralité dont la particularité ne peut vraisemblablement être saisie que par « l'intermédiaire de l'écrit » (Ibid). La parole est ainsi souvent ce qui accompagne l'écrit (le messager complète le

message qui perd son sens sans sa présence symbolique et ses explications). A l'inverse, l'écrit commente souvent la parole qui circule. Plus directement encore, l'écrit doit être « dit » ou « crié » pour prendre toute sa valeur. L'information, notamment judiciaire, doit être connue. Ainsi, « A la différence de la parole banale, la « parole fondatrice » qui va du haut vers le bas requiert une mise en scène. Au Moyen Age, il existe déjà des professionnels qui transmettent l'information. Tels sont notamment les crieurs, les hérauts et, dans le domaine religieux, les prédicateurs. » (Verdon, 2009 : 33).

Comme le montre notre histoire étymologique sur le signe, l'objet désigné ou porté par le « signe » a également une grande importance. Ainsi, « L'information qui ne passe pas par la parole ne provient pas obligatoirement de l'écrit. En effet, la parole peut être remplacée par d'autres éléments faisant appel comme elle à l'ouïe, ou comme l'écrit à la vue. Ce sont les bruits, les gestes et les images. » (Verdon, 2009 : 77 ; et également Baschet, 2009). Les images en particulier prennent une place décisive.

Incontestablement, l'iconographie est ainsi fondamentale dans la vie de l'Homme du Moyen Age... ou plutôt celle d'une certaine élite (Baschet, 2008 ; Le Goff, 1964, 2007).

La période (en particulier le Haut Moyen Age) est marquée « par un héritage hostile à la représentation, l'Occident médiéval en vient pourtant à assumer les images et leur reconnaître un rôle sans cesse plus important. » (Baschet 2008 : 11). La position du Pape Grégoire le Grand vers 600 sera décisive : « ni idolâtrie, ni iconoclasme ; ni adoration ni destruction - , ainsi que sur l'essor d'une théorie occidentale de l'image, dès le IX<sup>ème</sup> siècle et plus franchement au 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècle. » (Ibid).

Avec le 10<sup>ème</sup> et surtout le 11<sup>ème</sup> siècle s'amorce une véritable révolution, celle des images qui deviennent tridimensionnelles : « Tandis qu'on ne plaçait antérieurement dans l'Eglise qu'une simple croix (*signum crucis*), on passe alors à la représentation en trois dimensions du crucifié (*imago crucifixi*). Les premières statues cultuelles apparaissent également comme celle de la vierge à l'enfant de la cathédrale de Clermont (vers 984) ou celle de sainte Foy à Conques. Totalement inédits, de tels objets doivent vaincre bien des réticences et faire la preuve de leur légitimité, assurée par les reliques qu'ils contiennent et par les récits de miracles qui les accompagnent. » (Ibid : 11).

Les Eglise se couvrent progressivement de représentations tridimensionnelles... les ruelles de certaines villes également. Dans le cas des Eglises, un malentendu doit cependant être levé : celui de l'iconographie « bible des illettrés » ou « bande dessinée » pour les illettrés. En effet, le public premier de l'iconographie est rarement celui des laïcs : « Est-il encore besoin de souligner que les clercs, qui ne réduisent pas l'image à une fonction d'instruction, ne la conçoivent pas davantage pour l'usage des seuls laïcs ? Les mentions des *litterae laicorum* pourraient le laisser croire, mais il est évident que les deux dernières fonctions de la triade classique (instruire, remémorer, émouvoir), tout comme le *transitus* (processus d'élévation spirituelle à partir de l'image matérielle), se réfèrent aux pratiques méditatives et dévotionnelles des clercs, autant sinon plus qu'à celle des laïcs. Jusqu'au 12<sup>ème</sup> siècle au moins, la production d'images est largement destinée à l'ornementation des livres liturgiques et des édifices monastiques. Du moins se concentrent-elles souvent dans les parties des églises réservées aux clercs, plus richement ornées que la nef des laïcs. » Ainsi, « C'est surtout pour lui-même (et ses moines) que Suger envisage la puissance d'élévation des œuvres dont il orne sa basilique ; il reconnaît du reste que leur signification profonde n'est accessible qu'aux plus subtils des lettrés. » (Ibid : 31).



Cependant, au-delà du public concerné, une constante peut-être dégagée sur le statut de cette iconographie : celui d'une « image-objet ». La matérialité de l'icône, du triptyque, de la statue, sont fondamentales. Sa matière, sa place dans l'espace et le temps du rituel religieux lui donnent tout son sens. Ces images-objets sont par ailleurs des dispositifs relationnels : « plutôt que comme la conjonction de deux éléments partiellement extérieurs l'un à l'autre, l'image et le médium, on a tenté de concevoir l'image-objet comme un tout, prenant sens par les relations qui s'engagent autour d'elle. » (Ibid : 51).

Plus généralement, en dépit de la prégnance de l'oralité, l'écriture est d'abord une forme, une calligraphie, ce qui « la rapproche du statut de l'image ». Sur ce point, le détour étymologique est à nouveau éclairant. La page calligraphiée d'un livre est une « pictura » et le « même verbe (*pingere*) peut désigner l'acte de tracer des lettres ou celui de dessiner une image » (Ibid)<sup>vii</sup>. Le tout s'exerce dans un cadre finalement assez libre, en tous cas jusqu'au concile de Trente, au milieu du 16<sup>ème</sup> siècle.

Au-delà de l'iconographie qui l'incarne souvent, l'information du Moyen Age est aussi quelque chose qui se recherche et se manipule (Verdon, 2009). La continuité avec la période contemporaine est sur ce point plus évidente. Posséder une information de qualité, plus vite que les autres, est une préoccupation réelle des banquiers, des marchands et bien sûr du pouvoir politique (Le Goff, 1997, 2001 ; Verdon, 2009).

La correspondance de Francesco di Marco Datini, marchand de Prato, en est la parfaite illustration (Verdon, 2009). Elle frappe par son amplitude : « environ 140 000 lettres relatives à la seule période 1380-1410. Elle couvre l'Europe entière et comporte des documents rédigés

en de nombreuses langues. Mais ces lettres possèdent un point commun. Tous les évènements qu'elles mentionnent, batailles, famines, ne le sont qu'en fonction de leurs conséquences sur le commerce » (Ibid : 113). L'idée d'une concurrence par rapport à laquelle il faut se « renseigner en permanence » est déjà présente au Moyen Age. Ainsi, ce besoin d'informations (si possible obtenues avant les concurrents), est tel que « Paolo da Certaldo conseille à Marco Datini, quand lui parvient des lettres de l'étranger, de lire les siennes avant de remettre aux autres marchands celles qui leurs sont destinées si elles sont apportées par ce même courrier, « car ces lettres pourraient contenir des indications qui iraient à la traverse de tes affaires et le service que tu aurais rendu à un ami tournerait à ton détriment ». (Ibid : 114-115). De façon plus extrême, la manipulation de l'information à des fins commerciales est aussi une pratique courante. Ainsi, « Cacher l'arrivée prochaine de marchandises permet de réaliser de substantiels bénéfices avant que les prix ne baissent. » (Ibid : 198).

Dans le cas du pouvoir politique, le contexte est un peu différent. S'il faut se tenir informé, il est encore plus crucial de « parler » l'information, la faire circuler afin que l'édifice législatif fasse vraiment fonction de loi. Ainsi, « Comme les moyens de communication sont limités, une ordonnance royale ne peut être prise en compte qu'après publication sur le plan local. » (Verdon, 2009 : 127). Cela nous permet de revenir sur la dimension juridique de l'information, sans doute plus présente dans la pré-modernité solide du Moyen Age que la modernité liquide contemporaine. Une fois la loi promulguée en place publique, elle est « censée être connue de tous ». Cependant, « l'écrit joue un rôle important, car il permet la conservation, donc une meilleure connaissance et par conséquent une meilleure observation. » (Ibid). En outre, avant ou en parallèle à cette information qui se diffuse, l'information-enquête (cf. notre analyse étymologique) va permettre de fonder une ordonnance afin de savoir si quelqu'un a « violé la loi ». L'information est ainsi autant ce qui

circule (sens moderne) que ce qui se construit patiemment dans l'enquête ou la diffusion de textes judiciaires.

Quel est le rôle plus général du pouvoir politique et l'Etat dans la circulation de l'information ?

Il n'y a pas vraiment de système public de courrier. L'état ne « prend à sa charge que les messages émanant du pouvoir. Pour la correspondance privée, les particuliers doivent se débrouiller. Le plus sûr est d'avoir recours à des gens de métier fréquemment désignés sous le nom de *tabelarii*. Mais il est nécessaire d'être riche pour cela. » (Verdon, 2009 : 163). Le *tabelarii* va parfois compléter le texte transmis par un message oral. In fine, « la parole garde toute son importance. ». Rapidement, afin de se protéger de messagers trop curieux, des techniques de codage vont également faire leur apparition. Mais de façon générale, le système de gestion des correspondances va rester longtemps *ad hoc* dans la société occidentale. Le terme de messenger (pour l'état ou des marchands) ne désignera un porteur professionnel qu'à partir de la fin du Moyen Age. « L'organisation du courrier dans le monde byzantin, musulman ou chinois apparaît bien plus ancienne qu'en Occident. » (Ibid : 198)<sup>viii</sup>.

Au-delà du système épistolaire, le contrôle de l'information par le pouvoir politique est une réalité très forte au Moyen Age. Il n'y a pas vraiment d'espaces publics où la contestation et la critique seraient tolérées. « Les municipalités verrouillent l'espace public tant par la manière dont l'information est rédigée que par la façon dont elle est diffusée, et même occultée. L'information reste aux mains du pouvoir royal ou urbain. » (Verdon, 2009 : 259).

Au Moyen Age, ce qui frappe ainsi, c'est l'inertie (heureuse ?) de l'information. *Via* les images-objets, un espace relativement circonscrit, une certaine formalisation (elle aussi soutenue par une iconographie), des moyens de communication limités, le rythme patient de l'investigation, l'importance du corps (dans la production de paroles et de gestes signifiants), l'information est d'une certaine façon « solidifiée ». Tout est fait pour que cette ressource rare ait une forme et qu'elle la garde. Elle s'incarne dans des objets. Le marché et ses informations sont cantonnés dans un espace très physique (Hatchuel, Favreau et Aggeri, 2010). Les garanties, étalons et mesures sont objectifiés (de Vaujany, 2010b). Les images religieuses sont des icônes tridimensionnelles qui prennent leur sens dans l'espace matériel et symbolique de l'église, le temps du rituel et l'interaction avec les croyants. Elles abritent parfois les reliques elles aussi très physiques (mais plus ou moins visibles) de saints.

## **2.2 L'information des années 2000 : une société liquide post-informationnelle ?**

La société occidentale contemporaine semble sur bien des points radicalement différente de celle du Moyen Age. L'information et son statut pour l'action collective présentent cependant à la fois des différences et des similitudes.

Avec l'avènement de vastes infrastructures informationnelles telles que des modes d'écriture communs (une calligraphie globalement identifiable), des circuits d'information structurés (par avion, bateaux ou d'autres modes modernes de circulation), de nouvelles infrastructures de télécommunications standardisées sur le fond et la forme, un accès plus répandu à la culture et aux lettres, nous sommes entrés dans une véritable société de l'information (Toffler, 1980 ; Castells, 1998 ; Kallinikos, 2006). Des acteurs professionnels (notamment des sociétés de communication) nous exposent désormais à un environnement graphique et textuel

oppressant. Dans la rue, à la télévision, dans le métro ou à la radio, les informations graphiques, parlées, et écrites sont omniprésentes. Difficile, où que l'on soit, de ne pas tourner la tête et d'apercevoir une forme d' « information publicitaire » ! L'information devient un objet furtif, envahissant, matérialisé (plus que matériel) et incontrôlé. Elle est par nature ce qui circule. Sa dynamique même semble auto-entretenu (cf. le concept de « croissance informationnelle » de Kallinikos (2006) déjà évoqué).

En rupture avec l' « image-objet » de la société du Moyen Age, une « image-écran » entre au cœur de l'action individuelle et collective (Bachet, 2008). L'idée d' « image-écran » permet d'évoquer les nouvelles formes de l'information : « si toutes les images actuelles n'ont pas un écran pour médium, celui-ci, qu'il s'agisse de la télévision, de l'ordinateur, des téléphones portables ou autres supports de données numériques, acquiert une place de plus en plus dominante » (Ibid : 351). Par rapport à l'image-objet médiévale, la différence n'est pas seulement dans le support, mais plutôt dans « un changement dans le rapport que l'image entretient avec lui ». En effet, « Alors que l'image-objet médiévale n'est guère dissociée, ni dissociable, de son support matériel<sup>ix</sup>, pas plus que le « texte » ne l'est de l'objet livre ou l'œuvre musicale de son exécution sonore, le lien entre l'image écran et son support cesse d'être intrinsèque : la fugace apparition de l'image suppose certes un écran, mais celui-ci n'est qu'une surface d'emprunt, parmi tant d'autres possibles. » (Ibid : 351). A nouveau, cela nous semble typique de la liquéfaction de la société décrite par Bauman (2000), et de la liquéfaction de l'information qu'elle induit. Pour l'action collective (en particulier celle conduite dans le cadre des organisations), l'espace et le temps deviennent radicalement différents. « A l'image-objet médiévale, caractérisée par sa nécessaire localisation et, plus encore, par une relation de convenance entre l'image et son lieu, répond l'avènement ubiquiste de l'image écran capable de produire partout à l'identique, niant la particularité des lieux et contribuant ainsi à la délocalisation généralisée qui caractérise le monde

contemporain. En conséquence, le rapport entre l'image et son lieu d'apparition – en rien configuré pour l'accueillir, puisqu'il est voué à recevoir n'importe quelle image – peut être de la plus extrême inconvenance, ce qui est un des facteurs majeurs de la dilution du sens des images. En outre, l'image-objet médiévale suppose un usage temporellement réglé, dont le rythme est le plus souvent lié aux rythmes liturgiques de l'année, de la semaine ou de la journée, tandis que l'image écran combine une accessibilité de plus en plus permanente, dans l'apparente exaltation du seul désir individuel, et un rythme de succession des images toujours plus accéléré, en rapport avec leur démultiplication quantitative » (Ibid : 351).

D'un point de vue iconographique, l'apport des nouvelles infrastructures globales n'est pas évident. A l'image-relationnelle du moyen Age qui débouche par association sur de multiples « plus values d'effet et de sens » se substituent les images-écran qui se déversent sur les individus à un rythme effréné et « tendent à s'annuler les unes les autres, à se détruire mutuellement. Au lieu d'un lien puissant entre image et imagination, qui permet de faire de l'image un objet imaginaire et imaginé, le régime contemporain de l'écran livre une surabondance d'images, dont la plupart demeurent mal maîtrisées et faiblement symbolisées. »

Si l'action organisée des Hommes du Moyen Age est à la recherche d'un sens plutôt rétrospectif et d'une information rare, à découvrir activement et à archiver précisément, l'Homme contemporain cherche davantage à faire face à l'abondance informationnelle et à gérer de multiples « objets-écrans ». Il utilise des objets-écrans (qui deviennent d'indispensables prothèses cognitives) pour filtrer l'information. Si l'Homme du Moyen Age « informe » pour promulguer, se renseigne pour fonder des procédures judiciaires, l'Homme

contemporain suppose une information juridique accessible matériellement (les textes sont écrits et disponibles) et cognitivement (tout le monde peut lire et comprendre).

Cependant, les deux jouent avec l'information, la manipule, l'exploite. Dans les deux cas, l'information peut avoir une valeur. Cependant, l'Homme du Moyen gagnera à la posséder avant les autres alors que l'Homme contemporain soucieux lui aussi de rapidité, devra par ailleurs la reconstruire en permanence afin de lui donner une valeur anticipative. Telle est la pierre de Sisyphe des décideurs du 21<sup>ème</sup> siècle, ballottés dans un environnement en perpétuel mouvement.

On peut opposer les sociétés pré-solides et liquides, ainsi que leurs conséquences sur l'information et le lien entre information et action collective organisée, de la façon suivante :

- **Tableau 1. Une comparaison du rapport à l'information : société pré-solide versus une société liquide**

	<b>SOCIETE PRE-SOLIDE</b>	<b>SOCIETE LIQUIDE</b>
<b>Rapport aux signes qui portent l'information</b>	L'information circule lentement, dans des espaces bornés. Elle est abordée dans une double perspective quotidienne et eschatologique.	L'information circule de façon instantanée, imprévue et globale. Elle s'appuie sur des supports standardisés.
<b>Rapport à l'image</b>	« Image-objet » Réification de l'image, indissociable d'un moment et d'une place précise dans l'espace. L'image est rare et souvent destinée à une élite.	« Image-écran » Relation furtive et consumériste avec une information imagée la plus décontextualisée possible. L'image est abondante. L'image écran devient un filtre, une prothèse cognitive.
<b>Place de l'information dans l'action collective organisée</b>	L'information est à conquérir. Elément de régulation de l'action collective. Informer en place public, c'est officialiser et activer la règle. L'information normalise l'action. L'information est aussi un éclairage sur l'action collective. Elément de valorisation et de manipulation. L'information a une valeur.	L'information est une donnée. La masse des informations est parfois un obstacle à l'action collective organisée. L'action se construit contre l'information. La règle est parfois cachée par l'abondance informationnelle. En période de crise, elle est aussi un éclairage sur l'action collective. Elément de valorisation et de manipulation. L'information a une valeur.

--	--	--

Enfin, on peut se demander si l'information a encore de l'importance dans le monde contemporain. Le glissement « données », « informations », « connaissances » l'illustre assez bien (Reix, 2005). Plus qu'un continuum, on peut se demander s'il n'y pas là un ordre de priorité en situation d'abondance et de complexité informationnelle. Pour l'action collective organisée, l'enjeu est désormais surtout d'avoir des schèmes cognitifs cohérents, de savoir faire sens ensemble, de filtrer collectivement l'information. Le processus de « construction de sens » et l'« organizing » (Weick, 1995) prennent le pas sur la recherche d'un stock informationnel.

Au-delà de la dichotomie suggérée par le tableau 1, on peut également se demander si la valeur donnée à l'information n'a pas connu, elle aussi, d'évolutions radicales. Ce qui compte, c'est aujourd'hui la valeur que donne une information pour traiter l'information de la seconde d'après. La factualité de l'information a parfois de l'importance, mais sa valeur anticipative (on sort alors de toute notion de factualité) en a bien davantage. Une bonne information vaut alors surtout par ce qu'elle permet d'anticiper ou en quoi elle arme pour l'action à venir. Il s'agit d'habiliter l'action à venir. Pour l'action collective organisée, on passe ainsi d'une valeur vérité à une valeur pragmatique de l'information.

Notre comparaison Moyen Age-époque contemporaine valorise *in fine* deux ruptures dans le rapport du collectif avec l'information :

- Son lien avec la matérialité se modifie radicalement. La matérialité et l'espace matériel de l'information ne sont plus vraiment signifiant<sup>x</sup> ;
- Le recours à une méta-information (dans le temps et l'espace) devient absolument nécessaire. Il faut une nouvelle information pour contextualiser une information qui ne se contextualise plus vraiment par elle-même...



## Références

- Ansoff, H. I. (1975). «Managing Strategic Surprise by Response to Weak Signals», *California Management Review*, vol. XVIII no. 2, pp. 21–33.
- Bateson, G. (1979). *Mind and nature : a necessary unity*. NJ : Hampton press.
- Bauman, Z. (2000). *Liquid Modernity*, Cambridge : Polity press.
- Bauman, Z. (2003). *Liquid Love: On the Frailty of Human Bonds*, Cambridge : Polity press.
- Baschet, J. (2008). *L'iconographie médiévale*, Paris : Folio Histoire.
- Bourquelot, F. (1865). *Etudes sur les foires de Champagne, sur la nature, l'étendue et les règles*, deux volumes, Paris : Ville de Saint-Denis.
- Castells, Manuel (1998). *End of Millennium, The Information Age: Economy, Society and Culture* Vol. III. Cambridge, MA; Oxford, UK: Blackwell.
- Combes, J. (1958). « Les foires en Languedoc au moyen âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 13e Année, No. 2 (Apr. - Jun., 1958), 231-259
- de Vaujany, FX. (2009). *Les grandes approches théoriques du système d'information*, Paris : Hermès sciences.
- de Vaujany, FX. (2010a), «A new perspective on the genealogy of collective action through the history of religious organizations», *Management and Organizational History*, vol 5, n°1.
- de Vaujany (FX) (2010b), « Activités marchandes, activités administratives, marché et organisation : une approche sur la longue durée via l'Eglise», in Hatchuel (A), Favreau, O. et Aggeri, F. (eds), *L'activité marchande sans le marché*, Paris : presses de l'Ecole des Mines de Paris.
- Duby, G. (1974). *L'an mil*, Paris: Folio.last edition of 1993.

- Foucault, M. (1977). «Nietzsche, Genealogy, History». in Bouchard, DF. (Eds), *Language, Counter-Memory, Practice: Selected Essays and Interviews*. pp. 139-164. Ithaca, New York: Cornell University Press.
- Kallinikos, J. (2006). *The Consequences Of Information: Institutional Implications of Technological Change*, London : Edward Elgar.
- Kieser, A. (1987). «From Asceticism to Administration of Wealth. Medieval Monasteries and the Pitfalls», *Organization Studies*, 8: 103-123
- Kieser, A. (1989). «Organizational, Institutional, and Societal Evolution: Medieval Craft Guilds and the Genesis of Formal Organizations», *Administrative Science Quarterly*, 34(4), pp. 540-564.
- Le Goff, J. (1964). *La civilisation de l'occident médiéval*, Paris: Flammarion.
- Le Goff, J. (1997). *La bourse et la vie*. Paris: Editions Pluriel.
- Le Goff, J. (2001). *Marchands et banquiers au Moyen Age*. Paris: Editions Que Sais-Je ?
- Le Goff, J. (2004). *Un long Moyen Age*, Paris : Tallandier.
- Le Goff, J. (2007). *Un Moyen Age en images*, Paris : Bibliothèque Hazan.
- Offenstadt, N., Menant, F., Kerhervé, J., Gauvard, C., Boudreau, C. et Fianu, K (Eds). 2005. *Information et société en Occident à la fin du Moyen Age*, Paris : Publications de la Sorbonne.
- Reix, R. (2005), *Systèmes d'information et management des organisations*, Paris : vuibert.
- Toffler, A. (1980). *La troisième vague*, Paris : Denoël (traduction de la version anglaise, *The Third wave*, 1980, NY : Bantam).
- Verdon, J. (2009). *Information et désinformation au Moyen Age*, Paris : Perrin.
- Weber, M. (1978). *Economy and society*. SF : University of California Press.
- Weber, M. (1905). *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*. Los Angeles: Roxbury Publishing Company, last edition in 2002.

Weick, K. (1995). *Sensemaking in organizations*, NY : Sage.

---

<sup>i</sup> Pour des perspectives autres sur l'information, on pourra se référer notamment à Reix (2005) ou de Vaujany (2009).

<sup>ii</sup> Nous reviendrons bien sûr sur les termes de « pré-modernité solide » et de « modernité liquide ».

<sup>iii</sup> Est-il besoin de rappeler à quel point la société du Moyen Age était profondément religieuse.

<sup>iv</sup> Que nous associerons ici à ce qui précède cette modernité solide, une phase « pré-solide ». Nous nous inscrirons en cela dans le « long Moyen Age » décrit par Le Goff (2004). Ce temps long va du 13<sup>ème</sup> siècle au 19<sup>ème</sup> siècle. Il est interrompu par le machinisme, le déclin du christianisme et la fin des famines en occident. Une telle vision nous amène donc à plutôt considérer la « modernité classique » (porteuse il est vrai de ruptures spécifiques sur lesquelles nous insistons peu dans cette note) comme la fin du Moyen Age. Nous remercions le professeur Baschet pour avoir attiré notre attention sur ce dernier point.

<sup>v</sup> « But it does mean that we are presently moving from an era of pre-allocated 'reference groups' into the epoch of 'universal comparison', in which the destination of individual self-constructing labour is endemically and incurably underdetermined, is not given in advance, and tends to undergo numerous profound changes before such labours reach their only genuine end: that is, the end of the individual's life.» (Bauman, 2000: 7).

<sup>vi</sup> Pour lequel l'idée même de vie ou de sphère privées était un non sens. Par ailleurs, l'idée même d'un sujet est problématique au Moyen Age. Dans la narration médiévale, le collectif et l'individuel sont difficiles à dissocier. Nous remercions au passage le Professeur Jean-François Cottier pour cette remarque.

<sup>vii</sup> « Au milieu du 13ème siècle, Richard de Fournival explique encore, dans son bestiaire d'amour, que l'écrit est à la fois image et parole, parce que toute lettre est nécessairement peinte, en même temps qu'elle est destinée à être lue et à revenir ainsi à sa nature de parole. Les clercs médiévaux ont néanmoins une claire conscience de la différence entre langage figuratif et langage verbal, laquelle peut, quelque surprise que l'on en ait, tournée à l'avantage du premier. » (Ibid).

<sup>viii</sup> « L'utilisation de pigeons voyageurs de façon notable constitue une spécificité de la communication dans le monde musulman. Ils apparaissent dans les sources narratives concernant l'empire abbasside en 837, année où ils transmettent la prise du chef d'une secte hérétique. Une correspondance régulière nécessite l'installation de colombiers d'aller et retour. Seul le centre de l'empire possède des relais, le cœur du réseau se trouvant à Bagdad. » (Verdon : 2009 : 198).

<sup>ix</sup> En particulier sa place au sein de l'espace matériel mais aussi symbolique de l'Eglise.

<sup>x</sup> Le glissement de la photographie argentique (avec ses négatifs, son développement que l'on insère dans un album ou un cadre, son caractère affectif...) vers la photographie numérique (indissociable de son support transitoire) l'illustre clairement pour la période la plus récente. Le cas de Kodak et de son déclin également... Avant cela, l'informatique dans son ensemble a enclenché le mouvement.